

Là où le danger croît...

Plaidoyer pour un certain catastrophisme

"La prophétie de malheur est faite pour éviter qu'elle ne se réalise."

Hans Jonas, *Le Principe responsabilité*

"On nous a traités de "semeurs de panique". C'est bien ce que nous cherchons à être. C'est un honneur de porter ce titre. La tâche morale la plus importante aujourd'hui consiste à faire comprendre aux hommes qu'ils doivent s'inquiéter et qu'ils doivent ouvertement proclamer leur peur légitime. Mettre en garde contre la panique que nous semons est criminel. La plupart des gens ne sont pas en mesure de faire naître d'eux-mêmes cette peur qu'il est nécessaire d'avoir aujourd'hui. Nous devons par conséquent les aider."

Günther Anders, *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?*

De l'heuristique de la catastrophe

En 1986, je séjournais à Berlin. Vers la fin avril, je me suis demandé si je ne vivais pas, éveillé, un film de science-fiction : la catastrophe de Tchernobyl venait de se produire. Non, je ne rêvais pas. Chaque jour, je côtoyais des regards inquiets. Je lisais dans les journaux que je devais éviter de boire du lait frais, de manger des champignons², des salades et autres produits contenant tel ou tel taux de becquerel. On nous conseillait fortement de laisser nos chaussures et manteaux à l'extérieur de nos appartements et de ne pas laisser les enfants jouer dans les carrés de sable. Ainsi ai-je vécu concrètement la psychose du nucléaire, une ambiance de fin du monde qui n'originait pas de l'imagination délirante d'intellectuels désabusés. L'écrivain et essayiste Günther Anders nous avait déjà prévenu : depuis Hiroshima, l'humanité avait accédé à l'époque des fins du monde. Depuis Hiroshima, l'être humain a développé une telle capacité de destruction qu'il a, pour ainsi dire, acquis sa majorité en terme d'apocalypse.

Depuis la fin de la guerre froide, on aurait pu croire que le nucléaire ne représentait plus aucun danger, mais rien n'est moins sûr. Les centrales fonctionnant au nucléaire ne sont pas entièrement sûres. Plusieurs États possèdent toujours des armes nucléaires prêtes à servir ; quelques dizaines de ces bombes suffiraient à provoquer un hiver nucléaire aux conséquences déléteres pour l'humanité. Les déchets nucléaires constituent toujours un casse-tête embêtant : par exemple, la centaine de sous-marins nucléaires désarmés russes, abandonnés en mer de Barents et dans le Pacifique. Croissance économique oblige, on produit toujours de ces déchets dont la durée de vie meurtrière peut atteindre des milliers d'années ! La possibilité que des armes nucléaires tombent dans les mains de terroristes n'est pas non plus qu'une lubie d'auteurs en mal de succès ; l'Agence internationale de l'énergie atomique signalait, déjà dans son rapport annuel de l'an 2000, que "quatre vols ont été signalés, dont le plus importants portait sur 920 grammes d'uranium hautement enrichi."¹

18 ans après Tchernobyl, le nucléaire est loin d'occuper une place de choix dans le palmarès des inquiétudes d'aujourd'hui. Avons-nous vraiment appris depuis cet événement ou attendons-nous, résignés, dépressifs ou carrément inconscients que nous sommes, la prochaine catastrophe ? Le nucléaire n'est pourtant qu'un exemple, parmi d'autres, de catastrophes qui nous pendent au bout du nez. Aussi suis-je d'avis qu'une certaine pensée catastrophiste, un catastrophisme *éclairé*, pour reprendre une expression empruntée à Jean-Pierre Dupuy², qui sait prendre ses distances face à un catastrophisme

¹ Hubert Reeves, avec Frédéric Lenoir, *Mal de terre*, Paris, Seuil, 2003, p. 85.

² Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 2002. Je n'aborde pas ici sa discussion critique avec le principe de précaution tel que formulé par la loi Barnier.

complaisant, doit inspirer des moyens d'action concrètes contre les forces de destruction à l'œuvre dans le monde.

La revue *Argument* avait consacré un numéro spécial aux nouveaux pessimistes dans son numéro d'automne/hiver 2001, numéro préparé avant le 11 septembre 2001, soit dit en passant. Le ton était délibérément critique et fustigeait le catastrophisme en tant que "mal parisien", "ivresse du pessimisme", attitude du "moi je le sais, vous pas". Je crois que la question d'un certain catastrophisme mérite toujours d'être posée. Elle le mérite peut-être même plus. La critique des discours pompeux et fabriqués demeure nécessaire et *Argument* a bien joué son rôle en contribuant à cette critique. Toutefois ce dossier m'a laissé quelque peu insatisfait même si Alain Finkielkraut vint tempérer ces propos et, à l'instar d'un Hans Jonas, se demandait si la peur ne peut pas avoir quelque valeur heuristique.

Il me semble qu'on doit tenter de répondre à l'appel au *réelisme* de Gérard Allard lancé dans ce dossier. Cette approche devrait présenter une troisième voie entre un catastrophisme complaisant (une pose esthétique) et une propension à l'indifférence s'auto-justifiant par le fait qu'aucun idéal ne saurait tenir la route, sans retomber immédiatement dans les crimes commis au nom d'une certaine idée de l'humanité.³ Cette troisième voie doit d'abord s'inspirer des faits présents, de données factuelles suffisamment sérieuses pour qu'on y prête la plus grande attention. Elle doit également prendre en compte un avenir que nous ne cessons de prévoir, comme on le fait dans toute activité humaine, même s'il n'y a pas de certitude totale à son endroit. Le catastrophisme éclairé ne dit pas : je sais exactement ce qui se passera

³ L'attitude *no future* a obtenu récemment ses lettres de "noblesse" sous la plume de Lawrence Olivier dans *Contre l'espoir comme tâche politique*, Montréal, Liber, 2004. D'après le professeur de science

si nous continuons à faire ceci. Il dit : je ne sais pas exactement ce qui se passera mais j'ai des bonnes raisons de croire que le pire pourrait arriver et c'est dès maintenant qu'il faut entreprendre quelque chose. Les enjeux sont trop importants pour risquer l'avenir de l'humanité sur des probabilités, même bonnes, que la catastrophe ne se produise pas.

Hubert Reeves, dans une conférence prononcée au Musée de la civilisation de Québec en octobre 2003, laissa entendre que la disparition de l'humanité est envisageable dans les décennies à venir. L'astrophysicien était-il en train de disjoncter ? Faisons d'abord preuve d'un certain *réalisme*. Il n'a pas prétendu savoir ce qu'il ne savait pas. Il a seulement dit qu'elle était possible, tout comme étaient possibles, rajouterais-je, Hiroshima et Nagasaki avant le mois d'août 1945, Tchernobyl avant 1986 ou le 11 septembre 2001 avant cette date fatidique. Dans son *Mal de terre*, Reeves nous rappelle que le réchauffement de la planète, les changements climatiques, le rétrécissement de la couche d'ozone, pluies acides, fonte des glaciers, déforestation, extinction ou disparition graduelle de plusieurs espèces animales, raréfaction de l'eau potable et sa privatisation, désertification (voir le cas pathétique de la mer d'Aral qui a perdu plus de la moitié de sa superficie), mauvaise qualité de l'air (responsable de milliers de morts en France seulement et de plus de cinq milles morts annuelles au Canada), disparition des stocks de poissons, déversement du pétrole et des produits toxiques dans les océans, maladies agro-alimentaires (vache folle ...), surpopulation, etc., ont bel et bien lieu ou ont eu lieu et justifient amplement la nécessité d'une forme d'alarmisme, au moins un regard inquiet, une remise en question, une interpellation du pouvoir public et du pouvoir privé des multinationales sans exclure l'action individuelle, en un mot un certain catastrophisme. Le catastrophisme

politique à l'UQAM, puisque plus rien ne vaudrait la peine de rien, il s'agirait de tuer l'espoir et de cultiver une bonne dose d'indifférence !

est loin d'être le fantasme d'une clique qui joue les visionnaires en *surfant* sur une mode qu'on pourrait désigner, à l'instar de Günther Anders, qui justifiait au moins les raisons de ses inquiétudes, comme *le temps de la fin et la fin du temps (Endzeit und Zeitende)*. La complaisance apocalyptique de certains discours ne doit pas nous faire perdre de vue les catastrophes réelles se déroulant sous nos yeux, pour peu qu'on se donne la peine de voir. On ne peut pas reprocher l'arrogance de certains alarmistes - si seulement c'en est une - sous prétexte qu'ils prétendraient savoir ce qu'ils ne savent pas. L'aporie à laquelle est confrontée une pensée de la catastrophe, comme le précise Jean-Pierre Dupuy, est la suivante : "s'il faut prévenir la catastrophe, on a besoin de croire en sa possibilité avant qu'elle ne se produise. Si, inversement, on réussit à la prévenir, sa non-réalisation la maintient dans le domaine de l'impossible, et les efforts de prévention en apparaissent rétrospectivement inutiles."⁴ Inutile d'expliquer longuement qu'une pensée catastrophiste trouve peu de preneurs dans ces conditions. Facile aussi de dire après-coup, par exemple, que le bogue de l'an 2000 était exagéré et qu'on avait tort de s'énervier. Günther Anders distinguait chez les humains deux manières de ne pas percevoir : soit la stimulation est trop petite (infraliminaire), soit elle est trop grande (supraliminaire) comme dans le cas de la catastrophe. Paul Chamberland, à sa manière un catastrophiste non-cynique n'est pas très tendre envers ceux qui ne savent pas percevoir : "Le bon citoyen pratique l'ignorance volontaire."⁵

Un *catastrophiste éclairé* est évidemment le premier heureux, quoique cela cause en même temps son malheur - le regard sceptique des autres -, que les désastreux scénarios prophétisés ne se réalisent pas. Le paradoxe du catastrophiste est qu'il a à la fois tort et raison. "La

⁴ J.-P. Dupuy, op. cit., p. 13.

⁵ Paul Chamberland, *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*, Montréal, VLB éditeur (coll. Le soi et l'autre), 2003, p. 186.

prophétie de malheur est faite pour éviter qu'elle ne se réalise ; et se gausser ultérieurement d'éventuels sonneurs d'alarmes en leur rappelant que le pire ne s'est pas réalisé serait le comble de l'injustice : il se peut que leur impair soit leur mérite."⁶ Le catastrophiste voit bien que les écologistes, les altermondialistes, les différents organismes d'ATTAC, les nombreux observateurs et documentaristes aguerris, les partisans de la démocratie participative (à l'exemple de Porto Alegre), de la simplicité volontaire, etc., tentent de limiter les dégâts. Mais sans vouloir ruiner les espoirs de ceux pour qui *un autre monde est possible*, le catastrophiste ne peut s'empêcher de voir en même temps tous les obstacles encore à surmonter, les trop rares mesures adoptées, la profonde inégalité des forces et des pouvoirs en place, "le cercle vicieux par lequel une industrie contribue à renforcer les conditions qui la rendent nécessaire"⁷. Il est certes possible, et l'a déjà été, de gagner des parcelles ici et là, de faire reculer, par exemple, les grandes multinationales sur certains points (le travail des enfants, le respect au moins partiel de l'environnement ...). Il est beaucoup plus difficile, par contre, de faire bifurquer la machine capitaliste à fabriquer de la richesse dans le sens d'une meilleure distribution et du souci pour le bien commun et les générations à venir.

De l'indigence économique et politique à l'indigence morale

Le capitalisme actuel, et encore plus dans sa version mondialisée, produit des catastrophes. Les grands organismes supranationaux réglant les affaires du monde (Banque mondiale, Fonds monétaire international, Organisation mondiale du commerce, etc.) imposent leur credo néolibéral partout sur la planète. Sous prétexte du *Tina* (le *there is no alternative* de Thatcher), le capitalisme triomphant crée de la

⁶ Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, cité par J.-P. Dupuy, op. cit., p. 171.

richesse, certes, mais encore trop de pauvreté, du non-respect des politiques et des cultures locales, de l'assujettissement partout où il passe. Il n'y a pas que les pays pauvres qui se voient mis ainsi sous tutelle ; tous les citoyens des pays industrialisés se voient pris en charge par les grandes entreprises. Le documentaire de M. Achbar et J. Abbot, d'après le livre de Joel Bakar, *The Corporation*, a bien montré comment ces mêmes entreprises se comportent en véritables psychopathes : elles sont égoïstes, antisociales, sans morale et savent très bien comment exploiter les autres. Elles se bouffent les unes les autres et n'hésitent pas à trafiquer leurs bilans comptables pour attirer des capitaux (Enron, Worldcom, Anderson, etc.). On ne compte plus les délits d'initiés. Mettre la main sur des responsables *humains* est devenu une tâche quasi impossible ; l'entreprise, "personne morale", est responsable et c'est elle qui paie. Les paradis fiscaux permettent de gonfler ses profits tout en la soustrayant à ses devoirs envers sa communauté. De plus en plus de richesse est créée de par le monde et, pourtant, chaque année, des millions de gens continuent de mourir soit directement de famine, soit d'insuffisance alimentaire ("toutes les sept secondes, sur la terre, un enfant au-dessous de 10 ans meurt de faim"⁸). Même la culture populaire se mondialise - entendons s'américanise - à travers le cinéma, la musique, les modes, le *fast food*. Elle impose partout une vision unique, une vision *consommatoire* de la vie. Quand on sait que cette manière de vivre étendue à la planète entière exigerait l'équivalent d'au moins quatre planètes Terre - pour s'en convaincre, il suffit de calculer son empreinte écologique -, il y a suffisamment matière à réflexion pour s'inquiéter de catastrophes à venir. Ce n'est sûrement pas à ce genre de fin que pensaient les promoteurs libéraux de la fin de l'Histoire.

⁷ J.-P Dupuy, op. cit., p. 59.

⁸ Jean Ziegler, *Les nouveaux maîtres du monde et ceux qui leur résistent*, Paris, Fayard, 2002, p. 14.

Si le capitalisme n'a pas à être moral - Milton Friedman affirmait que la seule responsabilité sociale des entreprises était de faire du profit et il n'avait sans doute pas tort - on espère alors que la politique, elle, élaborera des règles démocratiques permettant de mieux contrôler les appétits féroces et insatiables des multinationales et, du même coup, contrer la famine, la pauvreté et les graves problèmes environnementaux compromettant l'avenir de tous. Or, la politique, du moins dans ses cadres démocratiques, en laisse plus d'un insatisfait. Où se situe, en effet, le vrai pouvoir ? "Vous, les dirigeants politiques, vous devez savoir que vous êtes désormais sous le contrôle des marchés financiers", s'est plu à dire un ténor des finances mondiales.⁹ Le vent conservateur qui souffle actuellement n'inaugure rien de bon en ce qui concerne la protection de l'environnement, la lutte contre la pauvreté et la privatisation éventuelle de nombreux services et biens publics. La vie politique attire des hommes - peu de femmes - qui font valoir les intérêts privés de grandes entreprises. En Italie, Berlusconi provient du milieu des médias. Au Canada, Paul Martin, n'a pas de leçon à donner en matière de comportement civique exemplaire : son ex-compagnie, la *Canadian Steamship Lines*, a profité et continue de profiter des paradis fiscaux aux Barbades, tout en contournant bien des règlements internationaux comme la loi sur le travail et la sécurité.¹⁰ La famille Bush, provenant du milieu du pétrole, a longtemps fait affaire avec les Ben Laden. Bush fils s'est entouré de gens provenant pour la plupart des complexes militaro-industriels. Il devient difficile, voire impossible de se prémunir contre le cynisme politique quand on constate que les représentants de la plus grande démocratie au monde ont menti quant aux prétendues armes de destruction massive en Irak, menti quant aux accointances supposées entre Ben Laden et Saddam Hussein, n'ont pas

⁹ Parole prononcée par M. Tietmeyer, président de la *Bundesbank*, au *World Economic Forum* en 1996, à Davos, en Suisse. Cité par J.-Cl. St-Onge, *L'impoture néolibérale*, Montréal, Écosociété, 2000, p. 19.

respecté les conventions de Genève lors de la guerre en Irak¹¹, ont traité de façon inhumaine les prisonniers à la prison d'Abou Garib, ont détenu (détiennent encore ?) des prisonniers à Guantanamo en dehors de tout cadre juridique, etc. Comment nous préserver de certaines catastrophes quand les représentants politiques des plus grands pollueurs au monde refusent de signer l'accord de Kyoto en clamant que *le mode de vie américain n'est pas négociable* ? Ceci n'est pas de l'obsession anti-américaine. Pour être juste, ici comme ailleurs, il faudrait bien sûr souligner tous les aspects progressistes provenant des États-Unis. Mais si le regard critique est très souvent tourné vers la politique américaine, ce n'est pas parce qu'elle est *américaine*, comme le remarque justement Laurent Laplante dans *Les Enfants de Winston*, mais bien parce qu'elle représente la plus grande puissance au monde et, en tant que telle, il est normal que sa responsabilité soit aussi grande.

Sans doute que des lecteurs plus avisés que moi verraient de nombreuses lacunes dans le tableau alarmant dressé plus haut. La liste des sources d'inquiétude semble interminable : la présence de dizaine de milliers de mines antipersonnelles qui continuent de tuer et d'estropier ; l'utilisation d'enfants comme travailleurs bon marché pour les multinationales ou comme guerriers en Afrique ; la *faillite de l'humanité* au Rwanda, selon les dires du lieutenant-général Roméo Dallaire, en particulier l'indifférence des grandes puissances qui ne voyaient dans ce pays *que des humains à sauver* (!) et aucun avantage matériel à chercher ; les OGM, l'utilisation de la génétique à des fins autres que thérapeutiques avec la marchandisation du génome de toutes les

¹⁰ À ce sujet, on pourra consulter le livre d'Alain Deneault, *Martin et compagnies*, Montréal, VLB éditeur, 2004.

¹¹ Voir Robert Turcotte, *Les mensonges de la guerre en Irak*, Montréal, Les Intouchables, 2003. Ce non-respect s'est particulièrement manifesté, selon Turcotte, lors de bombardements d'ambulances, d'autobus, de maisons privées, d'absence de secours aux blessés, de non-intervention pendant les pillages et d'empêchement de l'aide humanitaire. L'usage de bombes à fragmentation, dont beaucoup n'éclatent pas et

espèces vivantes, y compris l'être humain ; l'augmentation des taux de cancer et d'allergies ; les menaces bactériologiques (E. coli ...) ; le sang contaminé, etc. Mais beaucoup de pessimistes contemporains dressent des tableaux catastrophistes davantage moraux que purement politiques, économiques ou technoscientifiques. Je suis d'avis que la barrière entre les deux n'est pas très étanche. Je pense ici au constat de Paul Chamberland : "Devenu incontrôlable, le cours destructeur du monde engendre le désespoir et à son tour le désespoir entretient les forces de destruction à l'œuvre dans chaque individu."¹² Si le bateau coule et que l'avenir est bouché, pourquoi ne pas en profiter pleinement et, si plus rien ne vaut la peine de rien, pourquoi ne pas en profiter n'importe comment ? Le cynisme politique et économique déteint lentement sur les individus. On s'habitue à la cruauté, à la violence, au durcissement, à la montée de l'insignifiance. On se dit que le cynisme, pas celui de Diogène qui était à l'antipode de la recherche des biens matériels, est inévitable et qu'on serait bien idiot de ne pas en profiter aussi. Chamberland s'appuie sur Peter Sloterdijk, et sa *Critique de la raison cynique*, pour montrer comment le cynisme politique en vient à contaminer la sphère privée : "Dans des sociétés où il n'y a plus d'alternative morale effective et où des contre-pouvoirs potentiels sont en grande partie impliqués dans les appareils du pouvoir, il n'y a plus personne pour s'indigner des cynismes de l'hégémonie. Plus une société moderne est sans alternative, plus elle est cynique."¹³

On n'a pas besoin, pour illustrer le désarroi cynique, d'aller aussi loin que les émeutes et autres désordres urbains pour constater qu'une forme de désert moral croît. Il n'est pas difficile d'observer de nombreux cas d'incivilités et d'insignifiances qui font maintenant bonne figure.

qui attirent particulièrement les enfants, semblent avoir constitué un moyen plutôt cynique de se débarrasser en douce de déchets radioactifs.

¹² Paul Chamberland, *op. cit.*, p. 168.

Récemment, des types donnaient des spectacles où ils se greffaient le scrotum sur la cuisse. On a vu des humoristes faisant des "figures" avec leurs zizis dans un festival branché. Il y a eu des masturb-o-thons. Une certaine musique rap ou *metal*, pas toute il est vrai, appelle carrément à l'assassinat de policiers, de sa mère ou de soi-même. La violence, dénuée de toute signification ou dénonciation, se montre pour le simple plaisir du spectacle au cinéma, à la télévision et dans les jeux vidéo. Le *look* cagoule prolifère - *Bum* est devenu une marque de commerce. On est hyper sexy en toute occasion, surtout à l'école. Des émissions dites de réalité renforcent les rapports concurrentiels. Des automobilistes deviennent enragés et polluent inconsciemment sans même faire de liens entre leurs véhicules fonctionnant au ralenti et la pollution atmosphérique ; même la *gueule* de leurs véhicules s'affiche baveuse, hostile et militaire. Des émissions de radio *trash* et démagogique ne carburent qu'à l'insulte et à l'attaque personnelle. Dans la ville de Québec, on a pu mesurer l'étendue du pouvoir de la radio *trash* qui a conduit au retour à une forme de justice populaire, pour ne pas dire de lynchage public. La technologie actuelle, quoique bien pratique, apporte aussi son lot de déshumanisation et a donné naissance à une posthumanité branchée, et pourtant *autiste*, à la fois partout et nulle part (elle a produit le phénomène *Otaku* au Japon). Bien entendu, encore une fois, il faudrait faire des nuances et montrer aussi les avancées morales de la modernité pour ne pas ternir, unilatéralement, un tableau qui n'est peut-être pas si sombre. Ce qui est nouveau, par contre, c'est que le laxisme moral revendique sa légitimité au grand jour. Comme Chamberland et Sloterdijk le suggèrent, tout cela s'inspire sans doute d'un système qui envoie de plus en plus le message que tout est permis pour arriver à ses fins, qu'exposer une identité, n'importe

¹³ Ibid, p. 268.

laquelle, est légitime et, qu'après tout, la catastrophe étant imminente, c'est le temps d'en profiter. Ou de se suicider.

Le remède l'est peu, mais le diagnostic des atrophies morales est connu : chute des idéaux transcendants, désenchantement, développement omnipotent de la société marchande favorisant une société d'individus atomisés. Pour parler comme Tocqueville, ces hommes se sont créé une petite société à leur usage et ont abandonné la grande à elle-même. Les démocraties modernes auraient produit ces *derniers hommes* qui ne songent plus qu'à la satisfaction de leurs instincts égoïstes dans un confort pas très édifiant. Toutefois, ce n'est pas toujours par jouissance effective du confort qu'ils réagissent ainsi, quoique la non-jouissance puisse demeurer le motif véritable. En effet, depuis les années 80, observe le sondeur Angus Reid, les gens sont préoccupés par leurs catastrophes personnelles. Dans un monde précarisé, ils se demandent de plus en plus comment ils feront pour survivre. On repassera pour l'épanouissement des vertus civiques qui exige un minimum de renoncement à ses intérêts personnels.¹⁴ Dans la terminologie du psychologue Kohlberg, de nombreux individus contemporains, surtout occidentaux - mais combien de temps ce mal restera-t-il occidental dans un monde globalisé ? - sont ainsi cloués au stade préconventionnel de la conscience morale : ce qui est considéré comme bien ou mal pour eux, c'est ce qui *leur* fait du bien ou du mal. Un point, c'est tout. Le stade postconventionnel (adopter le point de vue de l'intérêt général ou de l'humanité) trouve de moins en moins d'appui dans la société de consommation. Pier Massimo Forni, une autorité en matière d'incivilité¹⁵, observe aussi que de plus en plus d'enfants sont élevés dans un narcissisme le plus crasse ; projets de vie central de certains couples, ils sont élevés dans une trop grande estime d'eux-

¹⁴ Source : *Maclean's*, 5 avril 2004.

¹⁵ Ibid

mêmes ; nombrils du monde, ils ne voient pas plus loin que leurs intérêts immédiats : à quoi bon les autres, le monde en général et les générations à venir ? Autrefois celui qui devait être civilisé, l'enfant est pratiquement devenu le nouvel idéal de l'humanité, une fin en soi qui ne doit être réprimée par rien, un pur *ça* freudien. Bref, la société a de plus en plus de mal à réfréner les envies de ce petit être tyrannique qui deviendra bientôt un adulte aux yeux de la loi. Le plus souvent, c'est la *volonté de puissance d'achat* qui lui permettra de donner du (non)sens à sa vie. Partout autour de soi, on ne voit et ne veut voir que soi. C'est le temps de "l'homme fini" où l'image de soi a remplacé l'idéal.¹⁶

Mais, là où il y a danger, là aussi/Croît ce qui sauve -
Hölderlin

Constater que le mal chez l'homme est co-éternel à l'homme n'a jamais consolé et ne consolera jamais aucune victime. Cela ne console ni les victimes d'Hiroshima et de Nagasaki, ni celles de Tchernobyl, ni celles du Rwanda ou du 11 septembre 2001. Constater que chaque génération doit lutter contre sa barbarie ne doit pas servir d'excuse à l'inaction, à l'indifférence ou au refus de poser des gestes pour contrer l'apocalypse. Freud voyait bien aussi, dès 1929, que la lutte entre Éros et Thanatos était un combat dont l'issue était incertaine :

"La question décisive pour le destin de l'espèce humaine me semble être de savoir si et dans quelle mesure son développement culturel réussira à se rendre maître de la perturbation apportée à la vie en commun par l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement. A cet égard, l'époque présente mérite peut-être justement un intérêt particulier. Les hommes sont maintenant parvenus si loin dans la domination des forces de la nature qu'avec l'aide de ces dernières il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier. Ils le savent, de là une bonne part de leur inquiétude présente, de leur malheur, de leur fonds d'angoisse. Et

¹⁶ Voir à ce propos l'excellent essai de Marc Chevrier, "Le temps de l'homme fini", in *Argument*, printemps/été 2003, pp. 90-114.

maintenant, il faut s'attendre à ce que l'autre des deux «puissances célestes», l'Eros éternel, fasse un effort pour s'affirmer dans le combat contre son adversaire tout aussi immortel. Mais qui peut présumer du succès et de l'issue ?"¹⁷

Ici, au lieu de mettre l'accent sur l'aspect *tout aussi immortel* de l'adversaire, je préfère faire ressortir l'aspect, moins défaitiste et plus actif, malgré le pessimisme de Freud, de faire *un effort pour s'affirmer dans le combat*. Penser la catastrophe, ce n'est pas se condamner à la paralysie ; cela procure aussi une source d'énergie pour lutter contre les forces de destruction qui nous menacent actuellement : perte d'horizons communs, du *goût de l'avenir*, logique de puissance, de domination et d'agression, affaiblissement du pouvoir démocratique face aux grands consortiums, spirale sans fin du développement technoscientifique avec son lot d'inconvénients, ¹⁸cercle vicieux de l'usure de la consommation-consumation du monde, incapacité de prendre des mesures à long terme.

Les possibilités de l'agir humain semblent réduites dans le contexte actuel. On ne sortira pas comme par enchantement de l'économie de marché pour adopter ... quel autre système au juste ? Par contre, il faudrait faire en sorte que tout ce qui préserve le monde soit *vendeur* et que tout ce qui le détruit soit fortement découragé et dénoncé de manière active. Par exemple, faire en sorte que tout ce qu'on appelle les *externalités*, les dommages sociaux et environnementaux qui ne sont pas inclus dans les coûts de la marchandise, soient reflétés dans les coûts réels. Il faut sortir de cette absurdité de l'obsolescence et du roulement des produits qui assurent profits et rentabilité. À la limite,

¹⁷ Sigmund Freud, *Le Malaise dans la culture*, Paris, P.U.F., 1995, p. 89.

¹⁸ "Le minimum [d'actions, de dépense, d'investissement ...] scientifiquement nécessaire pour combattre le réchauffement de la planète dépasse largement le maximum politiquement faisable pour ne pas perdre les prochaines élections." Al Gore, 2000. Cité par H. Reeves, op. cit., p. 103.

plus on jetterait, gaspillerait et ne récupérerait rien, mieux fonctionnerait l'économie.

Des efforts se déploient de toute part ; l'indignation morale est grande. Du côté politique, au sens large, on s'active, se regroupe, milite à l'extérieur ou à l'intérieur des partis officiels. On publie, filme, documente, monte des sites Internet, etc. On nous exhorte à acheter *équitable*, biologique, local, à préférer le végétarien à la viande, à mettre fin au gaspillage éhonté, à économiser l'énergie, à développer tout ce qui est durable, renouvelable, non-périssable, à moins utiliser l'automobile, à encourager l'économie sociale, à éviter les pesticides, à contrôler les spéculations financières des fonds privés, à limiter la croissance sans fin. Cela suffira-t-il à faire infléchir à temps le cours autodestructeur du monde ? Le pessimisme nous gagne. Réussirons-nous à écoper suffisamment d'eau avant que le bateau coule ? Il n'y a pas d'autre bateau pour l'humanité. Comme le faisait remarquer Thomas Homer-Dixon dans son essai, *Le Défi de l'imagination*, c'est un leurre de croire que la science peut tout prévoir. De nouveaux problèmes, non prévus, des *inconnues inconnues*, ne manqueront pas de se présenter. Prenons par exemple le projet Biosphère II en Arizona. Le 26 septembre 1991, quatre hommes et quatre femmes, sous la supervision des meilleurs spécialistes, ont tenté de survivre en autarcie complète dans une sorte de microcosme artificiel. Ce fut un échec. Le projet prit fin en septembre 1993. Les responsables conclurent : "Personne ne sait encore comment concevoir des systèmes qui fourniraient à l'humanité les services nécessaires à la vie, comme le font gratuitement les écosystèmes naturels."¹⁹

¹⁹ Joel Cohen et David Tilman, "Biosphere 2 and Biodiversity : The Lessons So Far", in : *Science*, n. 274, 15 novembre 1996, p. 1151, cité par Thomas Homer-Dixon, *Le Défi de l'imagination*, Montréal, Boréal, 2002, p. 179.

Je ne saurais dire quoi doit venir en premier, mais, avant un tournant politique, ou en même temps que lui, un tournant *spirituel*, un tournant dans l'Être si on veut, s'avérera nécessaire. Ce tournant rappelle l'œuvre de Heidegger, qui citait parfois les vers de Hölderlin placés en tête de cette partie : *Mais, là où il y a danger, là aussi/Croît ce qui sauve*. Heidegger n'a jamais fourni de programme d'action concrète - son engagement politique lui a servi de leçon - mais il a pensé une sorte de changement de paradigme dans le rapport que l'être humain entretient avec l'Être en général ; passer du *voir* objectivant de la subjectivité dominante à *l'écoute*. Passer de l'ère de la technique, mettant l'étant en demeure de livrer son utilité pour l'homme, au laisser-être (*seinlassen*). Passer de la pensée exclusivement calculante à une pensée davantage méditante. Faire usage sans user, consommer sans consumer. Au lieu du questionnement agressif et déstabilisant, développer une pensée de la *correspondance*. Son analyse de la technique montre que celle-ci échappe à notre contrôle, puisque c'est maintenant essentiellement à travers elle que l'Être se donne, mieux, est oublié. La technique nous domine et nous entraîne toujours plus loin dans sa domination de toutes les sphères de la réalité humaine.

La reformulation de l'impératif kantien opérée par Hans Jonas, ex-élève de Heidegger, attend toujours après des oreilles ouvertes : *agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre*. Cette maxime prend en compte l'avenir pour lequel il faut retrouver ce fameux goût perdu.

L'ancienne logique de survie : hégémonie, domination, volonté de puissance, stratégie de gagnant-perdant devrait faire place à un nouveau jeu de gagnant-gagnant : en sauvant l'autre, je me sauve aussi, puisque je préserve mon humanité. Les nouvelles menaces pesant sur

l'humanité risquent d'être très "démocratiques" : l'argent ne permettra plus, ou ne permettra pas longtemps, aux plus riches de s'en tirer, d'acheter l'eau, l'air et les fruits de la terre. C'est sans doute malheureux, mais la conscience des catastrophes possibles devrait permettre de recréer une solidarité humaine, comme celle des soldats dans les tranchées, des New Yorkais au lendemain du 11 septembre et de l'humanité du XXIème siècle devant les défis qui l'attendent.

René Bolduc